

La Marionnette

JOURNAL SATIRIQUE

Paraissant le Dimanche

 Les Abonnements pour Lyon et
 sont pas reçus.

DÉPOTS A LYON : CHEZ TOUS LES LIBRAIRES,

Et aux Facteurs-Réunis, passage des Terreaux

Les lettres non-affranchies seront
refusées.

Bureaux : A l'Imprimerie, Cours Lafayette, 5,

Les manuscrits et la correspon-

dances devront être adressés à

E.-B. LABAUME

Cours Lafayette, 5

Les manuscrits non-insérés ne

seront pas rendus.

La Marionnette publie aujourd'hui le
 compte-rendu de l'inauguration de la
 statue de M. Vaïsse.

PARTIE OFFICIELLE

Courrier des eaux

Charbonnières les bains, 26 août 1868.

Ppa Qu'Embaume.

Gn'avait déjà ben longtemps que je n'avais de
 idées de m'escanner en virlegiature. Depis que
 je trime dans vote ateyer, que j'aligne des baja-
 leries dans vote boutique, que je débobine de
 canette de gognandises sus vote rouet, que je
 passe la navette cheux vous, j'ai jamais aeu de
 vacances, arrimay. Ça me fesait bisquer de me
 penser que je pouvais pas me bambanner aussi dans
 les eaux et les voyages comme les gones huppés
 que vont tous les ans se sansouiller dans les ba-

chats de Plombières, de Vichy ou ayeurs. Et pis
 ce guerdin de Phœbus que tapait sus le coqueli-
 chon en Bellecour; fallait tirer la langue d'une
 aune pour grimper au Gorguillon ou aux Pierres-
 Plantées; y n'y avait pas mèche de roupiller des-
 sus ma suspente à cause des bardannes que me
 grabottaient les guibolles dans mon pucier; mes
 rêves n'étaient emboconnés par M'sieu Desjardins
 avé ses saisons; aussi j'ai fait ni une ni deusses,
 Gnafron n'avait de z'envies de renucler si la vigne
 donnerait c't'année, nous ons pris nos frusques,
 mon painaire neuf de l'autre année, ma culotte
 jaunasse, une chemise, pas de bas, c'est trop
 chaud l'été, et hardi nous ons filé.

D'abord nous ons empoigné la Mouche jusqu'à
 la Mulatière, tiré notre coupe dans le Rhône et
 liché un verre de vin à Pierre-Bénite, pis nous
 avons été pioncer à Venissieux. Le lendemain,
 nous sons partis pour St-Laurent-de-Mure et nous
 ons couché à Vaux. Le jour d'après, nous ons ar-
 rapé la traillie à Miribel, chiqué un saucisson au
 Camp de Sathonay et finalement nous ont déba-
 roulé à Charbonnières.

Parait que les papelards de l'endroit n'avont z'eu
 l'aime de ficher en imprimaisons que M'sieu Gui-
 gnol avé M'sieu Gnafron ne devaient venir, pace
 que tous les gones du pays n'étaient à la gare de

Charbonnières, mêmement que de petites co-
 lombes, propes comme cinq sous et douces com-
 me de soupe de pape, nous ont présentassé de
 bouquets de coquelicots, de bluets, de pissenlits...
 je n'ai coqué la plus canante; le conseil mucini-
 pal s'était amené avé une charrette, y a détrancan-
 né une petite pérorerie, y nous ont cogné dans la
 charrette et nous ont emmenés à l'hostiau du Mu-
 let que renifle. C'était iruminé de partout comme
 au quinze août, et toute la soirée y n'a fallu pi-
 quer de réverences à toute la sorciété que grouil-
 lasse dans c't'endroit. Vrai c'est dégoutant en
 plein de pas pouvoir rester dans son inconito.

Moi, je n'étais tout éreinte, mais pas moyen de
 ficher le camp, s'applatir et piquer sa romance.
 gn'a fallu chiquer, relicher une tapée de vins, de
 gognandises; Gnafron tenait tati, mais m'n'estôme
 n'était ras plein, je n'étais empiffré jusqu'au bec,
 nom d'un rat. Toute la nuit, je me sis repassé
 par le corngolon au moins une cent-pote d'eau.

Le lendemain, un domestique s'est amené dans
 note chaabre avé un plat, ousqu'on avait cogné
 en chuchon une tripotée de cartes d'invisites de
 genssés que demandont de z'audiences.

M'sieu le comte de Gueulafre, M. le prince de
 Roustanpouff, M'ame la marquise de Las Estrin-
 golas, M. le duc de Ratiboisi, M'sieu Lord W.

FEUILLETON de la MARIONNETTE

THEATRE DE LA MARIONNETTE

Le Dindon de la Farce

Comédie en 3 actes.

PERSONNAGES :

GALLICA, personnage muet.
 BRUTUS.
 PHILIPPE.
 LOUIS.
 HENRI.

Une voix dans la coulisse.

ACTE I.

PHILIPPE. — Quel chagrin vous ronge le cœur ami Brutus?

Quel vous donne cet air sombre et cette mine lugubre?

BRUTUS. — Hé mordieu ! ne le savez-vous pas ?

PHILIPPE. — Ah oui ! toujours votre passion aveugle,

insensée pour Gallica.

BRUTUS. — Tu l'as dis, oui, toujours cette passion pour

Gallica; car comment ne pas l'aimer cette Gallica au regard

ardent et doux à la fois, cette belle et fière fille, noble dans sa

démarche, souple et gracieuse dans ses mouvements... Aussi

l'enrage de la voir sous la tutelle d'un vieillard goutteux et

encochyme qui l'enferme à triple serrure et la laisse s'étioier

loin du grand air et du grand soleil.

PHILIPPE. — Que n'essaye-tu alors d'arriver jusqu'à elle,
 de l'enlever ?

BRUTUS. — L'enlever ! mais tu ignores donc qu'elle est gardée
 comme Harpagon gardait sa cassette; le moyen d'escalader ces
 murs élevés, de pénétrer par ces fenêtres barreaudées de fer,
 d'enfoncer ces portes de chêne derrière lesquelles se trouvent des
 valets armés jusqu'aux dents.

PHILIPPE. — Le moyen ! Ecoute : tu sais que j'ai quel-
 qu'accès auprès du tuteur de Gallica, je suis même un peu de sa
 famille, grâce à cette parenté, il me reçoit dans sa maison...
 alors tu comprends... le vieux système : je m'empare de la clef
 d'une porte, je te la donne...

BRUTUS. — Quoi ! tu ferais cela ?

PHILIPPE. — Pourquoi pas ? Ne suis-je pas ton ami ? Avec
 cette clef...

BRUTUS. — Avec cette clef je pénétre dans la forteresse, je
 renverse tout, porte et gardiens, tout ce qui s'oppose à mon
 passage; ah ! parbleu, cette valetaille ne me fait pas peur !
 J'arrive jusqu'à Elle, je l'enlève dans mes bras, et Gallica, la
 belle Gallica est à moi ! — Philippe, si cela arrive c'est entre
 nous à la vie, à la mort, — Brutus ne sait pas être ingrat !

PHILIPPE, à part. — Ni Philippe, imbécile !

ACTE II.

BRUTUS. — Malédiction ! le traître m'a joué.

LOUIS. — Encore des imprécations, Brutus !

BRUTUS. — Oui, le traître m'a joué : confiant dans ses

promesses, confiant dans son amitié, j'arrive à la porte de la

maison où Gallica est enfermée, de mon bras puissant je renverse

quelques valets qui se jettent devant moi, — une porte est là d'un

coup d'épaule je l'enfoncer; derrière d'autres gardiens armés, je

les mets en fuite. — Et lorsque épuisé par cette lutte, je vais

atteindre au but de mes efforts, la misérable Philippe me fait

garroter et jeter dehors par des mercenaires que mes forces dé-

faillantes sont impuissantes à combattre... Aujourd'hui le traître

a Gallica en son pouvoir, et il me nargue du haut des murailles
 qu'il a fait construire contre moi...

LOUIS. — Les marrons du feu, pauvre ami !

BRUTUS. — Oh ! mais je me vengerai !... Je ne renonce
 point ainsi à posséder celle que j'aime !

LOUIS. — Te venger, tu veux te venger : hé bien je suis ton
 homme !

BRUTUS. — Toi, faible et malingre, comment t'y prendrais-
 tu pour m'aider ?

LOUIS. — Comment je m'y prendrai ? Regarde à cette
 fenêtre, ce barreau rongé par la rouille : un coup de lime et il
 se détache; si tu es de force à me porter quelques minutes sur
 tes fortes épaules...

BRUTUS. — Quelques minutes ? monte gamin et n'aie pas
 peur de me voir plier...

ACTE III.

BRUTUS. — Joué encore, et joué par lui ! La honte m'en
 monte au visage ! Un enfant que d'une chiquenaude j'aurais....
 Me tromper de la sorte, entrer dans la maison grâce à mon dos,
 puis me fermer la porte au nez ! Il arrivera bien un jour où je
 te trouverai sur mon chemin, et alors...

HENRI. — Ne vous y fiez pas : ce gaillard-là est fin comme
 l'ambre, il vous glissera dans les doigts au moment où vous
 croirez le tenir...

BRUTUS. — Que je le tiennne seulement !

HENRI. — Oui, oui, — voilà le difficile; — croyez-moi, à
 vous seul vous ne viendrez jamais à bout de reconquérir votre
 bien aimée, — si vous voulez je vous offre ma collaboration, à
 nous deux...

BRUTUS. — Vraiment, vous pensez qu'à nous deux ?

La Voix dans la coulisse. — Allons donc, grand nigaud, vas-tu
 encore te laisser attraper ? Ne vois-tu pas que tu es toujours le
 dindon dans ces histoires ? — tache voir de faire une bonne fois tes
 affaires tout seul !

ROB-ROY.

Cooktambull, M'sieu le Feldzeugmester Mistenfeld M'sieu le margrave de Zutoutfoulcamp et celera, et celera... Qui donc qu'y me veulent tous ces cavets, que je dis à Gnafron?

— Pauve vieux qu'y rebrique, y veulent te consurter sus de saloperies de maladies qui z'ont oa ben assavoir si la fabrique marche, si on monte de mequiers à Lyon. Dis leur z'y que te les recevras après ton bain.

— Que t'es borniclasse, te te magines qu'on vient ici pour prendre de bains? Mais si je n'avais de z'idées de me sansouiller dans l'eau, j'aurais pas quitté Lyon, ousque gn'a le Rhône, la Saône, les bèches ou les graviers de la Tête d'Or. Ces pilleraux n'ont appris dans les jorns que je n'étais un gone huppé, que je fourre ma patte dans les grolasseries des z'affaires pibliques, les diplomasseries. La Diplomasserie, c'est comme qui dirait que faut faire aller sa menteuse tout de guingoï, et qu'on comprenne les choses à l'incontraire qu'on les dit.

Ainsi quand te prends ton air boïme et que te me debobines en douceur que je dois avoir soif et que te me fais la politesse de m'éviter à licher un coup et pis que c'est moi que lache les pécuniaux après, te fais de la diplomasserie.

Faut être malin pour faire ce remettage sans sauter de maillons. Tez, te vas reluquer ces marmis, comme je vas leur z'y détrancanner de bobines de toutes les couleurs, guigne qui-ci que s'amène.

— Ponchour, Meinher Guignol, fus alléz pien? — Merci M'sieu Mistanfeld, et vous?

— Très-pien.

— Eh! ben l'eau est-t'elle bonne aujourd'hui? — Oh? oui, Meinher!

— Alorsse M'sieu, faut n'en mettre dans vote vin, quand même vous lichez que de bière dans vote pays, vous comprenez?

— Ya, ya, chen reférerai à ma gufernement.

— Allez-y Cadet. Ah! voilà M. Ratiboisi, vous vous gênez pas, mais si voulez fumer de bon tabac, faut pas le cogner dans les blagues des autres, et pis faut pas vous lantibardanner comme ça dans le bois de l'Etoile avé ce Mistenfeld, pacc que les mauvaises langues japillent sus vote compte, et quand on vitre ensemble un pas grand chose avec un propre à rien, les gendarmes astiquent leurs bottes pour leur z'y courir après. Là dessus, allez pas le dire à Rome!

— Ma, signor Cuignol, Mistenfeld mi ha sélément donné un piccolo coup de main pour déménager et asseter oune glace de Venise.

— Suffit; vous M'sieu Roustanpottif, vous n'êtes tejours sus les côtes de vote voisin; vous l'y faites de z'œils pharamineux à table: ce pauve melachon n'a de peur que vous chiquiez ses légumes, ça serait emmiellant si y fallait que je cabosse vote pif et que je vous écrabouille la margoulette de temps en temps pour vous empêcher de grouper son diner.

— Donc, Monsieur, c'est mon voisin qui commence toujours, donc.

— Allons, fichu blagueur, mes quinquets sont encore bons, tache moyen que je te repince pas.

Entrez, M'ame de Las Estringolas, mais que vous êtes mal floupée, vote robe n'a de z'impanis-sure, vos bas sont en craquelins et vos souliers renifent comme de sous-papes de bateaux à vapeur, et pis vous cognez le melon à vos miaillons vous les fourrez dans de chambres noires, vous savez pas les induquer et un jour y te vous enverront à Brindas reluquer si j'y suis. Faut pas être recarcitrante comme ça.

Tez, v'la M'sieu Cooktambull; Vous, mon belin, laissez-moi remonder mes longueurs tout seul j'ai pas besoin de vote chelu et faites pas comme moi pue n'ai souvent allongé mon picou sus de z'affaires que m'arregardaient pas, j'ai ben flanqué de tatouilles à ceusses qu'y trouvaient à redire,

mais c'est z'égal, je n'ai agraiffé dans les battures, de coup de poigne que m'ont un brin démantibulé la colonne vertibroque. Aussi à present que j'ai z'éventé un mur de la vie privée, j'y reste jusqu'à... que j'empoigne encore ma tavelle pour sarabouler quèques cotivets que seront pas à l'alignement.

— Yes, by god, vò avoir raison. Vò faire comme moa, quand j'ai tapé, j'ai tapé taoujours sur dé petits que pouvaient pas rendre les coups à moa.

Allons, les velà tous que se sont escannés, nous vons z'ausse ficher le camp, pacc que Gnafron veut être à Mornant pour les vendanges, et y paraît qu'à Villefranche c'te fête va commencer.

GUIGNOL.

PARTIE NON-OFFICIELLE.

Par suite d'un trois cent cinquantième accident arrivé au wagon-poste, nous n'avons pu recevoir ce matin nos dépêches ordinaires, ce qui nous met dans la nécessité de renvoyer notre partie politique à la semaine prochaine.

Maintenant pour ne plus laisser se produire de pareils retards qui portent un préjudice considérable aux intérêts du pays, nous allons conseiller à la Compagnie de Lyon-Paris-Méditerranée une chose véritablement extraordinaire: A SAVOIR QU'IL FAUDRAIT CHANGER CE WAGON-POSTE!

Nous n'insisterons pas sur la hardiesse de cette idée qui n'était probablement venue à personne encore et nous comprenons toutes les difficultés que présente son exécution.

Cependant espérons que l'habileté des ingénieurs de la Compagnie saura triompher de ces difficultés, — dans le cas contraire, ils n'auraient qu'à appeler au secours de leur intelligence défaillante une dizaine d'hommes d'équipe pour repousser le mauvais wagon-poste, et en mettre un bon à la place.

RÉJOUISSANCES LYONNAISES

Inauguration de la statue de M. Vaisse.

Nous ne reviendrons point sur les diverses péripéties dont a été victime la statue de M. Vaisse: non, aucune récrimination, aucune réflexion sanguine ne doivent venir se mêler au compte-rendu de cette cérémonie dont Lyon gardera un impérissable souvenir.

Et d'abord hâtons-nous de féliciter les hommes d'esprit et de cœur qui, par un rapprochement ingénieux, avaient fixé au vingt-neuf août l'inauguration de la statue de notre ancien administrateur. Quel jour, en effet, pouvait être mieux choisi que le jour de sa mort pour consacrer son immortalité!

Il y a là une pensée sublime qui n'échappera à personne.

Ceci dit, commençons sans plus de préambule.

Le parc de la Tête-d'Or était en fête; on eût dit qu'en ce jour mémorable tout participait au triomphe et aux honneurs de celui qui convertit en larges avenues et en allées ombreuses l'inculte saulée d'autrefois.

Les arbres agitaient leurs feuilles avec un frémissement d'allégresse, les fleurs se penchaient sur leurs tiges avec plus de grâce et d'abandon, l'herbe des pelouses semblait frétille d'aise, les cygnes battaient l'eau de leurs ailes blanches, les canards faisaient retentir l'air de leurs cris joyeux, l'ours, en proie à un délire indescriptible, s'élançait de son

arbre à son bachat et de son bachat à son arbre, entremêlant cet exercice de sauts et de gambades, les lapins, les singes, les oiseaux de volière étaient impuissants à dissimuler le contentement intérieur qui remplissait leur âme, — il n'était pas jusqu'au chameau lui-même, l'impassible chameau qui ne donnât des signes visibles de satisfaction.

La foule des curieux en habits de fête s'était répandue dans les allées, le lac était littéralement sillonné de barques pavoisées, — et cachées dans les bosquets (?) les diverses sociétés vocales, chorales et instrumentales de la ville et de la banlieue, ainsi que les musiques des pompiers d'alentour jouaient et chantaient alternativement des airs de circonstance.

A l'heure dite, toutes les autorités civiles, militaires et religieuses se trouvaient réunies au pied du tertre où allait s'élever l'œuvre de M. Bonnet.

On ne s'attend pas à nous voir faire le dénombrement de tous les personnages qui composaient cette brillante assemblée: qu'il nous suffise de citer) *ab jove principium*) M. le Sénateur Chevreau entouré de la commission municipale, M. le comte de Palikao et son premier aide-de-camp, M. de Serres, vicaire-général, accompagné du suisse de St-Jean en grand costume, M. le procureur-général Gaulot flanqué de quelques substitués, et les six maires de Lyon au milieu desquels, dans son costume tout battant neuf, reluisait M. Duviard, nouveau maire de la Croix-Rousse: voici pour le premier plan. Derrière venaient des employés d'un ordre inférieur, puis les représentants des sciences, des arts, de la littérature, et les rédacteurs connus des journaux de la ville.

J'oubliais: à gauche de M. le Sénateur Chevreau se tenaient M. Bonnet et M. Desjardins, celui-ci se dissimulant derrière l'épaule de notre illustre sculpteur.

Il était deux heures de l'après-midi: pas un nuage au ciel, un soleil splendide dont les rayons venaient chatoyer sur les parassementeries, les galons et les broderies des uniformes, — dans l'air des chants d'oiseaux et des brises parfumées..... M. Desjardins cria: *Tirez la ficelle!*

Et aussitôt comme par enchantement, dépouillée de son voile, apparut aux yeux émerveillés, fièrement debout sur son piédestal, la statue de M. Vaisse.

Après quelques minutes accordées à l'émotion bien naturelle qu'avait fait naître dans tous les cœurs cette apparition soudaine, — M. le Sénateur Chevreau s'avança de trois pas, et d'une voix ferme quoique altérée par l'attendrissement, s'exprima ainsi:

« Monsieur et ancien Collègue, »

Ici nous avons l'intention de placer l'allocution prononcée par M. Chevreau, mais quoique conçu en d'excellents termes, ce discours ressemble tellement à tous ceux que l'on débite en pareille circonstance que nous avons jugé inutile de le reproduire. M. Chevreau est un homme de trop d'esprit pour se formaliser de la liberté que nous prenons vis-à-vis de lui.

A peine venait-il de prononcer son dernier mot, suivi d'un murmure d'approbation générale, qu'il se passa une chose inouïe et tellement extraordinaire que nous n'oserions la raconter si nous ne l'avions vue, de nos propres yeux vus...

On entendit comme un soupir s'exhaler de la statue de M. Vaisse, un souffle de vie parut l'animer tout entière, les paupières s'agitèrent, la bouche s'entr'ouvrit, le bras s'avança et au milieu de la stupeur de tous les assistants, au milieu du recueillement le plus profond qu'il fut jamais donné à un orateur d'obtenir, — la statue prononça les paroles que voici:

« Messieurs

« Vous ne vous attendiez point sans doute à me voir prendre la parole, et l'altération de vos visages témoigne suffisamment de votre stupéfaction. Rassurez-vous, ma harangue ne sera point longue, et si pour quelques instants il m'est donné de

« revenir à la vie, bientôt j'aurais repris ma rigidité marmoréenne.

« Peut-être, messieurs, aurais-je le droit de faire entendre quelques plaintes à propos de la façon dont on en a usé vis-à-vis de moi : après m'avoir fait attendre pendant plusieurs années mon piedestal, au moment où j'allais en prendre possession, — me triballer subitement au parc de la Tête-d'Or, — voilà des procédés un peu vifs à l'endroit d'un sénateur de l'empire. — Ce n'est pas, croyez-le bien, que je regrette la place de l'Impératrice ni le monument au centre duquel ma place était marquée. Non, — si cette place de l'Impératrice m'était chère, si j'avais quelque prédilection pour son architecture, — depuis que M. Desjardins, *tu quoque* ! a eu la malencontreuse idée d'y placer une sorte de gigantesque abreuvoir, je me sent peu disposé à contribuer à l'ornementation de ce monument ridicule, — et je préfère mille fois être placé dans ce parc verdoyant, près du Chalet où je dînais avec mon Conseil général, au-dessus de ce lac créé par moi, au milieu de ces canards et de ces oies que j'ai tant aimés.

« Mais rejétons loin de nous tout mauvais souvenir, oublions toutes les bêtises commises à mon endroit par la Commission municipale, aujourd'hui, je ne veux avoir qu'à vous remercier de vos paroles aimables, qu'à vous témoigner ma gratitude pour la solennité apportée par vous à l'inauguration de ma statue.

« Ma statue ! Bien des esprits chagrins, paraît-il, ont blâmé cet excès d'honneur, ont trouvé que me couler en bronze ou me tailler en marbre était une gloire qui ne m'était point due, et devait être réservée à de plus illustres. Je ne saurais penser de même. Nul plus que moi, au contraire, dans le temps où nous vivions, n'était digne de cette distinction.

« Je dois rester, en effet, comme l'un des types les plus achevés de l'homme honoré de notre époque, de l'homme habile du jour. Arrivé sans grande fortune à l'administration d'une grande cité, après de courtes années, j'ai su ne point mourir pauvre, et si mes administrés sont sincères, ils conviendront que je n'ai jamais mis au-dessus de leurs intérêts, — d'autres intérêts que les miens.

« Ce sont là, Messieurs, des exemples qu'il est bon de ne point laisser perdre, il faut que la postérité sache qu'il fut un temps où un homme intelligent pouvait, en quelques années, gagner plusieurs millions, et qu'il suffisait pour cela de mettre en pratique la maxime connue de Machiavel, — sauf une légère variante : *Exproprier pour...*

A ce moment la voix de feu M. Vaisse s'éteignit dans sa gorge de marbre, les lèvres se resserrèrent, les yeux reprirent leur fixité, tous les membres leur immobilité... Et sous l'impression de cette résurrection inattendue, suivie presque aussitôt d'une seconde mort, chacun se retira silencieusement, se demandant s'il avait été en proie à un rêve ou à une hallucination.

Seul M. Bonnet ne paraissait point étonné.

— Quand je vous disais, murmurait-il à l'oreille de M. Desjardins, quand je vous disais que mon marbre était vivant !

— Possible, répondit M. Desjardins piqué, seulement ça ne dure pas.

JACQUES DANIEL

ELECTIONS DE 1869

NOS CANDIDATS

Bâtons-nous tout d'abord de réparer un important oubli. Parmi les lauréats du Palais-Bourbon dont nous avons cité les noms dans notre numéro du 9 août dernier, nous

avons omis de faire figurer M. Guilloutet; — or, il a été décerné à cet honorable député un prix d'escrime, en récompense de la façon si remarquable avec laquelle il a tiré le mur... de la vie privée de l'oubli dans lequel il était tombé.

On ne tardera pas, lecteurs, à déposer le long des murs de nos cités des tas de papier imprimé renfermant des inscriptions dans le genre de celles-ci :

15,000 siné-cures

OBTENUES PAR
LA CANDIDATURE DU BARRY

Le meilleur Candidat

EST

LE CANDIDAT PERRON (Ne lisez pas PERRAS, S. V. P.).
On appelle cela des « professions de foi ».

Et bien, lesdites professions de foi n'ont plus désormais, à mon avis, de raison d'être.

Puisqu'il n'y a plus aujourd'hui que deux espèces de candidats : « candidats du gouvernement » et « candidats de l'opposition », à quoi bon exiger, dès-lors, que chaque aspirant à la députation se mette ainsi en frais, vis-à-vis du public, d'une bourriche d'alignés aussi fantaisistes que superflus.

Je propose hardiment de remplacer au plus tôt ce système vexatoire et suranné par la simple formalité suivante :

A l'avenir (rien de M. Peyrat) il suffira, pour être accepté comme candidat de l'opposition et obtenir l'appui du Progrès, d'exhiber une quittance d'abonnement à la Lanterne.

Par contre, pour être patronné par le Salut public à titre de candidat du gouvernement, il suffira d'exhiber la photographie de Néro.

Est-ce assez ingénieux, ô mon Dieu !

Et de cette façon-là, du moins, nous ne verrons plus nos pudiques murailles rougir, pâlir et bleuir, tour-à-tour, au contact si compromettant des placards électoraux.

La Marionnette, Dieu merci, n'est rien moins que politique, et c'est là pour elle, — à l'approche des élections surtout, — un immense avantage. N'ayant point, en effet, comme les grands timbrés de la presse, à prendre exclusivement fait et cause pour tel ou tel drapeau, pour telle ou telle cocarde, elle est complètement libre de patronner qui bon lui semble, où bon lui semble, et elle a hâte aujourd'hui de profiter de l'excellente position dans laquelle elle se trouve pour essayer de faire triompher le merveilleux système électoral qu'elle a inventé (S. G. D. G.).

Voici, en peu de mots, le principe unique mais on ne peut plus rationnel qui forme la base du système susdit.

« C'est la logique et non la politique qui devrait toujours être l'âme des élections. »

Comprenez-vous ? — Ni moi non plus ; — mais voici un exemple qui vous fera, je l'espère, saisir parfaitement notre pensée.

L'honorable M. Terme, dont M. de Tillancourt a dit : « Quand il paraît à la chambre, Terme y dort, » est député de Lyon.

Ne serait-il pas, je vous le demande, infiniment plus logique et plus rationnel que M. Terme fut député de Beaune et de Nuits ?

Partant de ce principe, nous allons soumettre à l'approbation des électeurs français une poignée de candidatures que nous désirons vivement voir réussir aux prochaines élections.

Nous recommandons fortement aux habitants de Niort M. Lançon ; nul n'est plus à même que l'éloquent défenseur de M. Buniazet de représenter dignement le département des Deux-Chèvres.

Si, par hasard, Niort ne plaisait pas à l'éloquent défenseur de M. Buniazet, nous offrons le chef-lieu de l'Orne, à Lançon.

Nous espérons faire nommer M. C... — auquel l'emprunt mexicain a fait boire un si chaud bouillon — dans le Jura... mais un peu tard qu'on ne l'y prendrait plus.

Quant à M. Donzel, ce candidat désormais célèbre qui, dans les récentes élections du Gard, n'a obtenu qu'une voix, — la sienne, — il est digne, plus que personne, d'être nommé député de Savoie.

Nous espérons faire nommer en outre :

Le doyen des débitants de Cuire à Seeaux ;

Le syndic des agents de change à Corbeil ;

M. de Guilloutet à Muret — ou plutôt — à Saumur ;

Emile Ollivier à Montauban... des ministres ;

Le général de Failly qui est, dit-on, un moderne Nemrod, à Pau (c'est un pays de chasse, Pau) ;

M. G..., ce fruit sec de la politique et de la littérature, à Mende ;

Charles Monselet à Cognac (on sait combien ce fin buveur quand il est en goût l'aime.

Toulon a besoin d'être haussmanisé.

D'un autre côté, Edmond About aspire à la députation.

Par suite, quel est le département qui doit avoir le plus à cœur d'élire Edmond About ? — le Var.

Frédéric Lemaître aussi veut être député. Nous le ferons nommer député de l'Aube ; rge des Adrets.

Quant à notre cher compatriote et confrère Aimé Vingtrinier, nous le recommandons chaudement aux électeurs de Nancy.

Nul plus que ce charmant poète lyonnais n'a le culte de la Meuse.

Nous espérons de plus, — grâce à ce merveilleux système, — réussir à écoulér, enfin, certains vieux fonds de candidatures, dont on n'avait pu jusqu'ici trouver le placement, MM. Bertron, Gagne, etc., etc.

Nous comptons faire élire M. Bertron, — ce candidat du genre humain qui s'est déjà présenté dans trente-six circonscriptions et n'a pu se faire nommer dans aucune, — nous comptons le faire élire, dis-je, dans le chef-lieu du Tarn.

Non pas, parce que : « l'Alby ne fait pas le moine, »

Mais parce que : « Mieux vaut Tarn que jamais. »

Quant à la candidature Gagne, nous espérons l'écoulér à Toul.

C'est ça :

A Toul écoulons Gagne.

Oh !

S. STRABAN.

THÉÂTRES

Dans deux jours, vont commencer les débuts et les rentrées de l'opéra et de l'opéra-comique.

La plupart des journaux ont donné avant la lettre la composition de notre troupe lyrique, de sorte que le tableau officiel que va placarder M. D'Herblay ne donnera lieu à aucune surprise.

Du reste, à peu de chose près, nous allons avoir les

mêmes sujets que l'an dernier, au moins du côté des hommes.

M. Delabranche tiendra toujours la tête du grand opéra, assisté de MM. Méric, Marthieu et Barielle.

La rentrée de ces artistes nous paraît à peu près certaine, non pas, mon Dieu, qu'il n'y ait rien à dire : — M. Delabranche aurait moins de rudesse dans la voix et plus de science dans le chant, M. Méric aurait un organe à la hauteur de son talent, M. Marthieu chanterait toujours avec une justesse irréprochable, et M. Barielle ferait entendre des accents moins cuivrés, — que tout cela ne serait pas un mal, mais — enfin, il ne faut pas exiger l'impossible, personne n'est parfait dans ce bas-monde, surtout à l'opéra, et, en résumé, nos quatre chanteurs, à côté des imperfections que nous venons de signaler, ont des qualités sérieuses qu'on ne rencontrerait probablement pas chez d'autres.

L'opéra-comique, lui, a fait à peu près peau neuve, ce qui vraiment n'est pas dommage : à M. Peschard et à Mlle Mézeray vont succéder M. Anthelme Guillot, notre compatriote, dit-on, et Mlle Singelee, charmante de grâce et de beauté, dit-on toujours.

En attendant que nous soyons appelé à l'apprécier de visu, souhaitons que ces deux nouveaux chefs de file amènent plus de monde sur les banquettes et plus de recettes dans la caisse que leurs prédécesseurs.

Arrêtons-nous, notre intention n'est pas de faire une appréciation anticipée des débutants, et attendons que le moment soit venu.

Cependant, en terminant, qu'on nous permette de donner au public, à l'occasion de ces débuts, un conseil que nous renouvelons et renouvelerons chaque année avec une constance infatigable.

De grâce, bon public, ne vous attachez pas surtout à ce qu'un chanteur ou une chanteuse donnent à plein gosier le *si* naturel ou le contre-ut, — n'approchez pas le sifflet de vos lèvres pour un demi-ton ou un ton de moins, si ce demi-ton ou ce ton tout entier vous font gagner en charme artistique et en satisfaction de dilettante ce que vous perdrez en bruit et en tapage.

Place aux chanteurs et sus aux brailards !

FRÈRE JACQUES.

On nous prie d'annoncer que M. et Mme Lamy vont donner quelques représentations au théâtre des Variétés. On commencera par la *Vie Parisienne*.

Espérons que ces deux artistes n'auront rien perdu dans la faveur des Lyonnais, et que pour aller les revoir le public ne s'apercevra pas de l'éloignement du petit théâtre des Variétés auquel nous serions heureux de voir faire enfin une bonne campagne.

GUIDE-INDICATEUR-LABAUME 1869

M. LABAUME a fait commencer le recensement pour son *Guide-Indicateur 1869*. Les avis et renseignements devront être adressés au bureau de l'imprimerie, cours Lafayette, 3, ou aux Facteurs-Réunis, passage des Terreaux.

Messieurs les Souscripteurs sont priés de se rappeler que nos BULLETINS de SOUSCRIPTION, sur papier bleu, portent en tête :

1869, E.-B. LABAUME, Editeur.

Nous insistons sur cette indication pour prémunir nos souscripteurs contre les supercheries dont ils ont été souvent victimes.

L'Indicateur-Labaume est le seul qui contienne une classification par rues et numéros de maisons ; cette classification étant une création de l'éditeur, personne n'a le droit de l'imiter.

Le propriétaire-directeur E.-B. LABAUME.

Lyon. — Imp. LABAUME, c. Lafayette, 3.

INAUGURATION DE LA STATUE DE M. VAISSE

Puisqu'une grande partie de notre numéro est consacrée à l'événement du jour qui est l'inauguration de la statue de M. Vaisse, — nous ne saurions choisir une meilleure occasion de publier la complainte suivante destinée à célébrer la mémoire de notre ancien préfet et les bienfaits de son administration.

COMPLAINTE

Pleurez, femmes, garçons, filles,
Pleurez, hommes mariés,
Pleurez vous tous qui riez,
Ce bon père de famille
Qui, maintenant en métal,
Revit sur un piédestal.

Il est mort de mort subite
Plein de vie et bien portant,
Ce préfet qu'on aimait tant,
Dans le palais qu'il habite,
En sortant de déjeuner,
A peine midi sonné.

Ils causaient tous deux ensemble
Avec l'adjoint de Brignais,
Qui pourtant n'est pas un niais,
Mais surpris de voir son tremble
Et le voyant s'affaïsser
Cria : Faut le confesser.

Aussitôt survient la garde,
Et le médecin Teissier
Dit qu'il est asphyxié,
Voit l'adjoint et le regarde,
S'étonnant que cet adjoint
De Vénissieux ne soit point.

Avec de l'eau sédative,
Vainement on l'a frotté,
Car sa parfaite santé
N'a rendu que plus hâtive
La mort qui mal à propos
Met un crêpe à nos chapeaux.

Qu'il a rendu de services
A notre antique cité !
Il est de publicité
Qu'elle avait beaucoup de vices,
Car si l'on voulait voir clair
Fallait aller à St-Clair.

Vraiment ce n'était pas digne
De la ville de Lyon,
Qu'on ne fit pas les maisons
Toutes sur la même ligne ;
Le Sénateur dit : Il faut
Mettre un terme à ce défaut.

Longtemps dans cette air mauvaise
Le poitrinaire toussa,
Mais il a refait tout ça
De Perrache jusqu'à Vaise.
Les cordonniers ont regé
Quand le pavé fut changé.

Il ordonne que l'on creuse
Et qu'on démolisse tout.
Puis voilà que tout-à-coup
Nous arrive de la Creuse
Un tas d'Auvergnats qui m'ont
Démoli ma rue Clermont.

Tout d'abord on se demande
Qu'est-ce que ces gens-là font ?
Au coin de la rue Lafond
On venait voir ça par bande :
Ça sera cher, mais tant pis,
C'est plus beau que les Tapis.

On fait, au lieu de bicoques
Où logeaient nos magasins
Et des bâtiments voisins
Dont la vieillesse le choque
Une rue où bien des gens
Se croient en rue Bas-d'Argent.

Ca ranima le commerce,
Car l'ouvrage est revenu,
Et tous les soirs le canut,
Mettant sa bareille en perce,
En remondant sa longueur
Bénissait le Sénateur.

Sans compter que les prod'hommes
Sont logés comme des rois
Dans un palais pas étroit
Où l'on perd de grosses sommes
A côté du Tribunal
Qui dit si c'est bien ou mal.

L'administration civile
Des Jacobins s'en alla,
Et le préfet s'installa
Tout dedans l'Hôtel-de-ville,
Où du matin jusqu'au soir
On passa le polissoir.

Un hiver, chômant de trame
Nous mangions du pain sans vin,
Une bonne idée lui vint,
Pour chasser loi de notre âme
L'ennui qui peut nous saisir
Quand on n'a pas de plaisir.

On nous a donné des pioches
Et tous conduits vers le bois.
Où nous allions autrefois
Gaiment les mains dans les poches,
Nous avons pioché, pioché
Tant que tout fut défriché.

Alors le bois de Boulogne
S'est rempli de z'animaux
Singe, oiseaux, ours, cerfs, chameaux,
Dames à l'eau de Cologne,
Et de messieurs bien luisants
Sur des chevaux alezans.

Mais hélas ! tout n'est pas drôle,
Le préfet eut du souci,
Quand le Rhône tant grossi
Jouait un si vilain rôle,
De la Mulatière à Vaux
On pleurait comme des veaux.

Pendant cinq ou six semaines,
Las ! il eut bien des douleurs,
Et ses yeux mouillés de pleurs
Eurent beaucoup de la peine
A faire distribution
De l'argent des souscriptions.

Contre les flots trop prodigues,
On entassa du moellon,
Et tout le long, tout le long
Des quais on bâtit des digues :
Rhône et Saône dans leurs lits
Commètront moins de délits.

On y mit des bancs de marbre
Que l'on casse tous les soirs,
Des ardes-fous, des pissoirs,
Et l'on y planta des arbres
Qui crèvent de temps en temps
Pour qu'on en replante autant.

On dressa près de Caluire
Une colonne en fer blanc
Qui, sans en faire semblant,
Dès que le soleil vient luire,
Envoie avec des cornets
De l'eau dans nos robinets.

En des voûtes souterraines,
Avec le gaz, dans l'égout,
Cette eau s'en allait partout,
Et jetaient par des fontaines
Pour arroser des jardins
Dessinés par Desjardins.

Mon Dieu, quel travail extrême,
Les gens de Voirie ont eu,
Dressant ce qu'était tortu,
Et les cantonniers de même
Qui le soir étaient bien las
De laver les pavés plats !

Quelle âme déterminée
Avait ce vaillant préfet !
Qu'il travailla ! qu'il a fait,
Au coin de sa cheminée,
De marchés à tout propos,
De plans, de projets d'impôts !

Les canuts, quand allaient rendre,
S'échinaient le cotivet,
Et la hauteur les crevait
Des montées qu'il faut descendre.
Une corde maintenant
Les monte tout attendant.

Les seaux pour les équevilles
Lui font le plus grand honneur.
Les vidanges sans odeur
Ne nuisent plus aux familles
Et jusqu'à la montée Rey
Tout au gaz est éclairé.

Avec la pioche et la pompe
Sous le pont de Pierre on a
Des rochers que l'on mina
Délivré la Mort-qui-trompe
Maintenant ce n'est plus la
Que le monde se noiera.

Les ponts coûtaient deux centimes.
Mais un jour sa Majesté,
Venue dans notre cité,
Oyant nos vœux légitimes,
Au préfet qu'il aimait bien,
Dit : On ne paiera plus rien !

Afin qu'à leur aise marchent
Les Bonnardel, les Grappin,
Le pont Tilsitt en parpins,
Fut refait en larges arches...
Ce fut (car la mort le prit)
Le dernier travail qu'il fit.

Ah ! ce fut notre bon père,
Et nos mœurs ont bien changé :
Aucun ne sait plus nager,
Mais on vit heureux, prospère,
Même les huissiers, contents,
Font fortune en peu de temps.

Des cocottes nous font boire
De la bière au lien de vin...
Des méchants voudraient en vain
Critiquer cette mémoire.
A lui, répond l'homme droit,
Ah ! combien la ville doit !

Hélas ! un wagon l'emporte,
Je ne sais pas où, bien loin !
En tout cas ne doutons point
Que, du ciel ouvrant la porte,
Son âme après notre adieu,
Ne s'en aille auprès de Dieu.

Afin que se perpétue
Ce souvenir amical
Son Conseil municipal
Lui décrète une statue
Pour remplacer (disait-on),
La fontaine de Danthon.

On a mis deux ans à peine
Pour bâtir ce monument
Qu'un secret événement
A fait choir l'autre semaine,
Et nous l'avons vu changer
Contre des fleurs d'oranger.

Enfin son apothéose
A lieu ce jour samedi.
C'est, à ce qu'on en a dit,
Dans le Parc qu'on le dépose,
Jusqu'à ce qu'on cherche ailleurs
S'il est quelques lieux meilleurs !

PAS DE MORALE.